

JEAN MARIE TASSEL

Tacere n'est pas Silere

Le silence. Tel fut l'entrée du travail proposé par Bruno ALLAIGRE qui provoqua une élaboration dans le groupe *petibonum*, atelier clinique sur les enfants et les adolescents à Nîmes. « Le silence est-il un symptôme ? » fut une des pistes suivies par les participants du groupe.

Dans la clinique avec les enfants et notamment, avec les enfants autistes, les modalités du rapport au langage sont plurielles et singulières qui engagent chacun des praticiens à venir interroger à partir de la rencontre cette question du rapport au langage, du silence et de l'acte. C'est ce que nous avons choisi de poser en exergue du programme de cet après-midi sous la formule lacanienne du « *Tacere n'est pas silere* ».

« *Tacere n'est pas silere* », et, pourtant, ces deux termes « *se recouvrent à une frontière obscure* » nous enseigne Lacan. C'est à cette frontière que j'essayerai de laisser cette question ouverte en cédant la parole à nos deux prochains intervenants.

Si l'acte de se taire est une des modalités de l'acte ; l'acte de se taire ne libère pas le sujet du langage. Le langage est ce qui structure le « sac du corps », comme s'exprime Lacan dans « RSI ». Dès lors, le sujet reste aux prises avec cet Autre du langage sous de multiples échos. Echos du corps, résonnances, tensions pulsionnelles sont en lien avec l'envers de l'acte de « se taire » à savoir la demande qui, lorsqu'elle se tait, « la pulsion commence ». Dans *Subversion du sujet et dialectique du désir* (Lacan, Ecrits), la demande, identifiée à la pulsion (\$ ◇ D), désigne le point où le sujet s'évanouit.

À reprendre l'analyse de Lacan dans les « *Remarques sur le Rapport de Daniel Lagache* », (Ecrits, Paris, 1966), faire silence, *silere*, tendrait à désigner une absence de bruit ; en revanche, *taceo* impliquerait qu'il y ait quelque chose à taire et donc une sorte d'intention, lieu d'un Dire, là où quelque chose pourrait être dit. La question du silence, comme point de surdité, permettait de faire taire la voix de l'Autre dans ce qu'elle peut avoir d'envahissant.

Dans le travail que nous a proposé Alain REVEL, et notamment, « *pendant le temps paradisiaque d'un jour de fête* » (anniversaire), Babouillec « *revient à plusieurs reprises sur sa stupeur de se voir ainsi épinglée en deux lettres* ».

Or, si « *un signifiant est ce qui représente un sujet pour un autre signifiant* », ne s'agit-il pas ici de limiter, par un autre signifiant, le signifiant impératif qui nomme (ou persécute) le sujet ? Ici « LN » en serait l'illustration : aucun signifiant ne viendrait rompre ou représenter le sujet au-delà de ce S1, au-delà de ces deux lettres. Tel un signifiant tiers qui rendrait au sujet sa capacité à faire silence. Le silence, celui qui sépare de l'Autre, celui qui donne le sentiment que le corps est capable de se fermer n'exclut pas l'effraction, sous forme de lettres qui viennent faire résonance, ouverture...

La présence d'une voix, de la voix comme objet détachable, cessible, ferait en sorte que le silence s'évapore. Face au silence, envahissant tout son corps, la voix serait l'objet ambocepteur (substance sensibilisatrice qui servirait d'intermédiaire), le relais qui ferait partir le silence. Au risque d'y perdre le « fond » servant de bord organique à la résonance. Plus d'ek-sistence donc, plus de tonalité fondamentale (*ab-gründ*). Ma mère veut me faire sortir du silence, m'extraire, m'arracher au silence, nous dit Babouillec. Ici, est-il besoin de sortir l'autiste du silence, moteur de la création ?

Au même titre, prêter une signification au bruit, au brouhaha incessant de l'autre, serait insupportable du côté d'une nomination qui désignerait le sujet, ici donc un refus de l'identification, du signifiant qui nomme et assignerait le sujet *Babouillec*. Mais, par ce choix d'une nomination singulière « *Babouillec* », n'est-ce pas déjà là une nomination sous laquelle LN consent à l'existence ?

Chacun sa fréquence donc, au sens de rythme, de ponctualité et de résonnance.

Je laisse résonner ce que, du silence, la pulsion nous engage à élaborer sous le titre « *écho du corps et du silence des soignants en Institution* », produits par Béatrice BIASOLO-FAUQUIER, éducatrice spécialisée à Nîmes et Bruno ALLAIGRE, sociologue et formateur (Valence), enseignant à l'École d'Orthophonie de Lyon.